

LECTURA

Judit Kecskeméti

Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, Paris

## Viri humanissimi

Scriptum, Szeged

1999

# LECTURA

Vendéglőadások  
a Szegedi Olvasmánytörténeti Munkaközösségben

Gastvorträge im Arbeitskreis für Lesekulturgeschichte, Szeged

4.

Sorozatszerkesztő/Hrsg. von  
Monok István

ISSN 1417-7048  
ISBN 963 8335 61 0

A borítón Michael Prischwitz nyomdászjelvénye (1523)  
Umschlag: Druckermark von Michael Prischwitz (1523)

Megrendelhető/Medieninhaber  
Sík Sándor Könyvesbolt  
H-6720 Szeged, Oskola u. 27.

## Les transmetteurs des manuscrits

Les auteurs dont nous citerons les témoignages font partie des deux générations d'humanistes français (nés entre 1450 et 1500) à l'origine de la Renaissance de la littérature antique et médiévale: **Germain de Brie**, secrétaire de la reine Anne de Bretagne, **Guillaume Budé**, grand-maître de la librairie de François I<sup>er</sup>, **Guillaume Petit**, Inquisiteur de France et confesseur de Louis XII et de François I<sup>er</sup>, **Pierre Danès**, **Agostino Giustiniani**, **Jean Mercier**, professeurs au Collège royal, **Philippe Montanus** professeur au collège de Lisieux et de Tournai, **Jacques Louis d'Estrebay** professeur au collège Saine-Barbe à Paris, **Joachim Périon**, bénédictin à l'abbaye de Saint-Paul à Cormery, **Godefroy Tilmann**, chartreux au monastère de Paris et **Gentien Hervet**, chanoine de la cathédrale de Reims. Nous citerons également des textes écrits par des imprimeurs-libraires ou des correcteurs d'imprimerie, érudits savants de leur époque comme, **Josse Bade**, **Jean Petit**, **Johannes Lodoicus Tiletanus**, **Andreas Cratander**, **Guillaume Guillard**, **Jean Huchier de Verneuil** et **Jacques Du Puys**.

Ils traduisent et commentent les textes antérieurs à leur époque, devenus obscurs pour leurs contemporains, pour les faire imprimer. La tâche qu'ils s'assignent étant de sauver des textes, ils s'effacent devant les auteurs qu'ils publient. Ils ne sont pas mus par l'ambition de créer mais par le désir impérieux de faire revivre des auteurs anciens, souvent en rivalisant entre eux, en recherchant une perfection que ceux qui les ont précédés dans l'œuvre de sauvetage n'ont pu atteindre. En présentant les ouvrages qu'ils veulent faire connaître, ils cultivent un genre particulier de préface, l'épître dédicatoire, où se mêlent panégyrique, miroir des princes, mémoires parsemés d'anecdotes, notice biographique, essai philosophique, observation psychologique, polémique littéraire, dispute théologique<sup>1</sup>. Quant aux renseignements sur l'histoire du texte ils figurent d'habitude dans l'avis aux lecteurs écrit souvent par l'imprimeur.

Dans le langage des érudits de la Renaissance le verbe *transmittere* a toujours pour objet le savoir, la doctrine, les Lettres, la science<sup>2</sup>. Le terme de *transmetteur de textes* paraît donc bien correspondre à la conception qu'avaient ces érudits de

---

<sup>1</sup> Le genre littéraire était créé par Erasme. Citons les propos de JEAN-CLAUDE MARGOLIN de son introduction à *De conscribendis litteris* d'Erasme: "Non seulement il a porté la lettre à la dignité d'un genre littéraire, mais il lui a surtout donné – ou redonné après Cicéron et Pline – un caractère personnel, profondément subjectif." Erasme, *Opera omnia*, Amsterdam, 1971, p. 188.

<sup>2</sup> [...] qui primi philosophiam Christianam [...] ad nos [...] **transmiserunt** [...], *Diui Joannis Chrysostomi quod multae quidem dignitatis, sed difficile sit Episcopum* [...], Josse Bade, 1526. – Proditum memoriae est [...] Chilonem Lacedaemonium sententias aliquot ad posteros **transmisisse** [...], *Secundus tomus Operum diui Joannis Chrysostomi* [...], Paris, Claude Chevallon, 1536 – Supererant autem LXXVI ex iis quas in Paulum ad nos **transmisit** Chrysostomus [...], Johannes Chrysostomus, *Opera* t. IV, Claude Chevallon, 1536. – [...] la vraie et sincere doctrine, à nous donnée et **transmise** d'icelle antiquité [...] *Catechisme ou introduction aux sacremens et mysteres de la foy catholique* [...], Reims, Jean de Foigny, 1564. – Is, inquam, Philo inter caetera ingenii monumenta quae permulta **transmisit** ad posteros [...], Godefroy Tilmann à *Antoine des Essarts, Allegoriae* [...], Paris, Sébastien Nivelles, 1551.

ceux qui se consacraient à la transmission des textes qui contenaient le savoir: «Tous les hommes qui se sont fixé comme but jusqu'ici, mus par une sorte de zèle louable, de rendre service non seulement à la république des lettrés mais aussi aux Chrétiens pieux, en publiant des écrits utiles, ont recherché avec soin et attention les textes anciens, en les enrichissant toujours de quelques nouveaux et précieux compléments, afin que ceux qu'ils avaient reçus déchirés et mutilés, à cause des dégâts causés par le temps ou plutôt par la négligence des hommes, soient transmis (*transmitterentur*) à la postérité dans une version plus correcte et plus claire»<sup>3</sup>. Les transmetteurs savaient que les textes ne vivent que s'ils sont transcrits, expliqués et traduits. Sans ces transmetteurs – copistes, exégètes, traducteurs – les textes sont voués à l'oubli: «Parmi ceux qui aspirent à s'illustrer dans les Lettres et à acquérir une splendeur de nom à jamais, je ne mettrais pas à la dernière place ceux qui avec un soin méticuleux et avec une très grande fidélité font passer dans d'autres langues les œuvres écrites par les autres, œuvres que tous ont un intérêt supérieur à connaître et à relire. Tout en décernant volontiers l'éloge d'abord aux auteurs mêmes, je pense que le mérite des traducteurs est à peine moindre. C'est ainsi qu'il arrive que les œuvres, qui jadis pouvaient être connues tout au plus d'une seule nation, sont maintenant révélées à beaucoup d'autres naturellement et se répandent dans le monde entier; qui plus est, ayant reçu des générations antérieures ces textes dans un état misérable et dépouillé, ces gens-là les décorent, les embellissent, enfin les rendent meilleurs» – écrit *Jean Mercier*<sup>4</sup>.

Avec la découverte de Gutenberg naît une nouvelle sorte de transmission de textes: le passage du manuscrit à l'imprimé. L'enthousiasme de la chasse aux manuscrits est accompagné et suivi de l'enthousiasme pour la transmission du manuscrit à l'imprimerie. Dès lors le verbe *transmittere* acquiert de nouvelles significations: porter le texte, en tant qu'objet matériel, à l'imprimerie, transformer un texte en livre imprimé et produire d'exemplaires multiples à partir d'un texte<sup>5</sup>. Cet élargissement du sens du verbe *transmittere* comme celui d'autres dérivés de *mittere*, est attesté dans de nombreuses préfaces accompagnant des textes dont on doit la parution à l'influence, à l'autorité voire à l'intervention directe de *Guillaume Petit*. Ainsi *Robert Fortuné*<sup>6</sup> écrit à propos de la publication des œuvres de saint Hilaire, transportées de la bibliothèque du monastère de Saint-Bénigne de Dijon à l'atelier de *Josse Bade*<sup>7</sup> «*propagandorum librorum bonorum auctor maximus [Guillaume Petit] [...] e diui*

<sup>3</sup> Préface du libraire au lecteur; *Divi Cyrilli Alexandrini episcopi theologi clarissimi opera omnia*, Paris, Michel Sonnius, 1572.

<sup>4</sup> Jean Mercier à Michel de L'Hospital, *Constantini Harmenopuli judicis Thessalonicensis Promptuarium*, Lyon, Matthieu Bonhomme, 1556.

<sup>5</sup> Jean du Tillet décrit ainsi le procédé de transmission en s'adressant à Jean de Gaigny: «Tu unus ad communem studiosorum usum undecunque potes, exemplaria illis veteris Theologiae corrogas ex omnibus prope Galliae Bibliothecis, quæ in tuum hoc Gymnasium Parisiense [collège de Navarre] conuehas, in exemplaria plurima *transmissurus*.», voir *Joannis Launoy Constantiensis, Parisiensis Theologi, Regii Navarrae Gymnasii Parisiensis Historia*, Paris, veuve Edmond Martin, 1677, p. 681.

<sup>6</sup> Robert Fortuné (-1528). Membre du cercle de Jacques Lefèvre d'Étaples. Principal du collège du Plessis à Paris.

<sup>7</sup> Josse Bade (1462-1535), imprimeur et libraire à Paris de 1503 à 1535.

*Benigni Diuionensis cœnobio ad Badii non mali chalcographi officinam ut Latinis characteribus vir tam anxie Latinus imprimeretur transmissit*»<sup>8</sup>.

C'est ainsi que le même *Josse Bade* adresse ses louanges à *Guillaume Petit* transmetteur: «Et moi, aussi longtemps que ta bienfaisance généreuse ne se lassera de remettre (*committere*) à notre imprimerie pour le bien de tous les esprits studieux, les auteurs les plus éminents qui se battent contre les mites et les teignes, afin de les sortir au jour (*in lucem emittendos*), moi, je ne laisserai de porter témoignage [...] de tes bienfaits pour tous [...]»<sup>9</sup>.

L'imprimeur *Jean Petit*<sup>10</sup> félicite aussi *Guillaume Petit* pour avoir sauvé tant de livres rongés par la vétusté vorace (*edax ferme vetustas*), œuvres qu'il continue à remettre à son imprimerie (*ad nos exemplaria mittes ut nostris characteribus excuderentur*)<sup>11</sup>.

Nos transmetteurs s'attachent à rétablir les textes abîmés par le temps, à les livrer à la latinité puisqu'ils se considèrent eux-mêmes et leur public comme des Latins: «J'ai réussi à faire en sorte que [l'œuvre] qui auparavant parlait seulement grec, mais avec quelle grâce et élégance, soit aussi comprise maintenant par les hommes latins, parlant peut-être sans la même dignité et splendeur mais une langue claire et exacte» – dit *Gentien Hervet* en parlant de sa traduction d'une œuvre de *Zacharias Scholasticus*<sup>12</sup>. Ils travaillent en latin pour transmettre le grec à des oreilles «latines»<sup>13</sup>. Le latin est *leur* langue<sup>14</sup>. Joachim Périon va jusqu'à considé-

---

<sup>8</sup> *Robert Fortuné* à Yves de Mayeuc, *Opera complura Sancti Hylarii Episcopi hac serie compressa*, Paris, Josse Bade, 1510.

<sup>9</sup> Josse Bade à Guillaume Petit; *Liutprandi Ticinensis ecclesiae Leuitae Rerum gestarum per Europam ipsius praesertim temporibus libri sex*, Paris, Josse Bade et Jean Petit, 1514.

<sup>10</sup> Jean Petit fut libraire juré de l'université de Paris de 1492 à ca 1530.

<sup>11</sup> Jean Petit à Guillaume Petit, *Historia persecutionum Africae per Geisericum et Hunericum Vandalorum reges succinte tum luculenter sex partialibus libris a beato Victore Uticensi episcopo descripta*, Paris, Jean Petit, s.d.

<sup>12</sup> [...] perfecique ut qui solum antea graece, sed longe ornatissime et elegantissime loquebatur, nunc quoque a **Latinis hominibus** si non cum ea verborum dignitate et splendore, plane tamen et dilucide loquens intelligatur [...], *Zachariae scholastici Dialogus Ammonius, Quod mundus non sit Deo coaeternus, a Gentiano Herueto Aurelio latine versus*, Venezia, Melchiorre Sessa et Niccolò de Bascarini, 1546. Voir aussi: Gilbert Genebrard à Pierre Danès, «Margarini a Bigne Theologi Parisiensis amicitia me impulit, Pontifex praestantissime, ut liturgium τῶν προηγιασμένων, et cætera, quæ adieci opuscula, partim e Bibliotheca regia, partim e codicibus Cretensibus et Venetianis, **Nostris, id est, Latinis hominibus** nondum cognita de Græco verterem. *Bibliothecæ Sanctorum Patrum tomus quartus* [...] per *Margarinum de la Bigne*, Paris, Michel Sonnius, 1575.

<sup>13</sup> *D. Joannis Chrysostomi Archiepiscopi Constantinopolitani Opera*, [...] *Neque nostra conquiescet industria, donec, universum Chrysostomum latinis auribus dederimus*, Basel, Johannes Frobenius, Johann Herwagen et Nikolaus Episcopus, 1530-1531.

<sup>14</sup> [...] nomina Hebraica [...] ad **linguae nostrae** consuetudinem transtulerim [...] Joachim Périon au lecteur, *Origenis Commentariorum in B. Joannis Evangelium tomi nouem, ex XXXIX quos eum scripsisse ait B. Hieronymus. Joachimo Perionio Benedictino Cormoeriaceno interprete*, Paris, Charlotte Guillard et Guillaume Desboys, 1555. Ou comme dit Giustiniani: Ipsae enim barbarae figurae, incisaque et circuitus, quae omnia **nostris huius latii** candor respuit, foeta sunt mysteriis et sacramentis, *Psalterium Hebraeum, Graecum, Arabicum et Chaldaeum, cum tribus latinis interpretationibus et glossis*, Genova, Pietro Paulo Porro, 1516.

rer Cicéron comme son compatriote. En effet après avoir défendu le grec Aristote, il dit ne pouvoir laisser “notre Cicéron” sans secours<sup>15</sup>.

Les bibliothèques de tous les monastères devraient être inventoriées, dit *Joachim Périon*, pour en faire sortir des textes enfouis dans les ténèbres<sup>16</sup>. Et il se dit heureux de vivre à une époque où l’on découvre tant de livres jusque là voués à périr, et où vivent des hommes qui ne ménagent ni leurs forces, ni leur fortune pour les retrouver<sup>17</sup>. Les imprimeurs veulent aussi retrouver les textes perdus qui doivent subsister quelque part. Ils parlent des manuscrits comme s’ils s’agissaient de prisonniers. Ils lancent leurs prières à la cantonade: qu’on libère les manuscrits qui se trouvent encore enchaînés. *Jean Huchier*<sup>18</sup> demande que l’on puisse accéder aux textes de Chrysostome dans leur grec original: «Quant à moi, je souhaiterais que sorte enfin à la lumière du jour un Chrysostome intégral parlant sa propre langue (j’entends dire qu’un tel manuscrit est entravé par des chaînes dans la bibliothèque royale de Blois), qu’il puisse s’échapper et sortir pour le bien de tout le monde. D’autres affirment qu’il est sous bonne garde à Bourges. Du moins je l’entends dire, mais cela m’a été rapporté par quelqu’un qui le savait par ouï-dire, et sans être un témoin oculaire. Quoi qu’il en soit, une fois libéré de ses entraves, il pourra se mouvoir librement dans toute la France et se rendre utile à tous ceux qui savent le grec; il sera facile alors de surprendre dans leur propre tanière ces petits renards qui dévorent et rongent la vigne du seigneur»<sup>19</sup>. *Guillaume Guillard*<sup>20</sup> implore Dieu pour que soient retrouvés les commentaires perdus de Jean Chrysostome: «Que Dieu très bon et très grand fasse en sorte que réapparaissent un jour les commentaires complets de cet homme très éloquent sur tous les prophètes, surtout sur ce prophète, ou plutôt évangéliste, à la voix si retentissante»<sup>21</sup>.

La découverte d’un texte ancien est toujours racontée avec émotion, car bien qu’espérée elle est toujours une surprise. On ne trouve pas le texte, on “tombe dessus” (*incidere*): «Ayant reçu le livre – dit *Joachim Périon* à propos d’un vieux

---

<sup>15</sup> Quoniam autem illum tum philosophorum principem oratione bene longa, ut scis, defendi, veritus equidem sum, ne mihi vitio verti posset, si eo officii genere quod Graeco homini praestitsem, **nostrum, id est Ciceronem** Latinae praesertim eloquentiae parentem desertum relinquerem. *Joachim Périon* à *Pierre Du Châtel*, évêque de Mâcon, *Joachimi Perionii Benedictini Cormoeriaceni pro Ciceronis Oratore contra Petrum Ramum oratio*, Paris, Nicolas Le Riche, 1547. De même “notre usage” est pour le même Périon l’usage de ses contemporains et celui aussi de Cicéron: [...] quatenus verba Graeca **a more nostro** non abhorreant [...] *Joachim Périon* au cardinal Odet de Châtillon; *Aeschinis et Demosthenis contrariae Orationes in Ctesiphontem, et pro Corona*, [...] Paris, Michel de Vasosan, 1554.

<sup>16</sup> *Joachim Périon* à *Johannes Ganerius*, *Symphosii veteris poetae elegantissimi erudita juxta ac arguta et festiva Aenigmata* [...], Paris, Louis Cyaneus, 1533.

<sup>17</sup> *Joachim Périon* au cardinal Odet de Châtillon, *Beati Justini Philosophi et martyris Opera omnia, quae adhuc inueniri potuerunt, id est quae ex regis Galliae Bibliotheca prodierunt* [...], Paris, Jacques Du Puys, 1554.

<sup>18</sup> Jean Huchier de Verneuil était correcteur chez l’éditeur Claude Chevallon (fl. 1536-1548).

<sup>19</sup> *Diui Joannis Chrysostomi Archiepiscopi Constantinopolitani opera, quatenus in hunc diem latio donata noscuntur, omnia* [...], Paris, Claude Chevallon, 1536.

<sup>20</sup> Guillaume Guillard était imprimeur à Paris entre 1554 et 1568.

<sup>21</sup> *S. Joannis Chrysostomi Archiepiscopi Constantinopolitani Enarratio in Esaiam Prophetam* [...], Paris, Charlotte Guillard et Guillaume Desboys, 1555.

manuscrit contenant les maximes des Sept Sages – je l’ai lu avec beaucoup d’attention et je suis tombé sur les *Énigmes* d’un certain Symphosius, composés chacune d’une strophe de trois vers. Leur lecture m’a charmé, pas tant à cause du fait que nous ne connaissons personne qui ait manié la plume dans ce genre, mais plutôt parce que les vers eux-mêmes étaient fins et élégants. J’ai donc pensé que je devais sauver la mémoire et la gloire de Symphosius de l’oubli des hommes»<sup>22</sup>.

Objets d’un véritable culte, les manuscrits sont plus précieux que tout autre trésor<sup>23</sup>. Nos transmetteurs se passionnent autant pour le texte matériel que pour le contenu intellectuel. Car la transmission du texte est avant tout matérielle. Le rétablissement d’un auteur passe par le rétablissement du manuscrit que l’on restaure tel une maison. *Philippe Montanus* désire rétablir (*instaurare*) et restaurer (*res-tituere*) les auteurs comme il avait rétabli et restauré le bâtiment du collège de Tournai «qui menaçait de s’écrouler»<sup>24</sup>.

Le support du texte se confond avec le texte, voire avec l’auteur du texte. L’affection des érudits pour les auteurs anciens se mue en tendresse pour les livres matériels qui deviennent des êtres vivants. Ainsi c’est l’infortune de *Michael Syncelle* que *Godefroy Tilmann* déplore dans sa préface pour l’édition grecque de cet auteur: «Il va à ta rencontre, il te rend visite Michael Syncelle – écrit-il à *Nicolas Maillard*<sup>25</sup> [...] accueille-le avec le front déridé et les bras ouverts [...] En vérité, (pour dire franchement la chose telle qu’elle est), il est tellement désarticulé et mutilé – surtout à trois endroits – que plusieurs fois je désespérais de pouvoir lui rendre son intégrité originelle. Tu connais mieux que personne tout le zèle et l’énergie que je déployais moi-même pour quémander de quelque part un autre plus propre et plus complet, grâce auquel on pourrait réparer les dégâts et remplir les trous béants. Je ne cessais d’interroger les gloutons les plus avides de ce genre de délices (parmi lesquels tu tiens bien la première place) pour savoir s’ils avaient vu Michael Syncelle se cacher quelque part, à Rome ou à Venise, à Bologne ou dans n’importe quel pays; pour ne pas parler de la bibliothèque de Blois, et de celle de Fontainebleau ornée et parée avec un magnificence plus que royale (du moins c’est ce que j’entends dire), équipée de divers rayons, remplis de livres surtout d’auteurs anciens et cela aux frais personnels du roi très chrétien François, premier de ce nom, illustre aussi par sa générosité envers les brillants professeurs des trois langues. [...] Tout le monde dit partout n’avoir aucune nouvelle de Syncelle. Qu’il paraisse donc ainsi, tel qu’il est, déchiré à plusieurs endroits, mais sous la protection de ton nom, et qu’il se répande maintenant en plus de mille exemplaires, et qu’il revête un jour d’un manteau plus beau, si jamais émerge un exemplaire plus soigné et plus complet»<sup>26</sup>.

---

<sup>22</sup> Joachim Périon à Johannes Ganerius, *Symphosii veteris poetae elegantissimi erudita juxta ac arguta et festiva Aenigmata* [...], Paris, Louis Cyaneus, 1533.

<sup>23</sup> Agostino Giustiniani à Filippo Sauli, évêque de Brugnato, *Aeneae Platonici Graeci Christianissimi, de immortalitate animorum* [...], Venezia, Alessandro dei Paganini, 1513.

<sup>24</sup> Philippe Montanus à Charles de Croÿ, évêque de Tournai, *Theophylacti Bulgariae Archiepiscopi, in quatuor Euangelia* Basel, Johann Herwagen père et fils, 1554.

<sup>25</sup> Nicolas Maillard (-1565) professeur de théologie à Paris.

<sup>26</sup> Godefroy Tilmann à Nicolas-Jérôme Maillard, *Michaelis Syngelli Presbyteri Hierosolymitani de laudibus diui Dionysii liber*, Paris, Robert I. Estienne, 1547.

Le désir de l'objet n'amène pas seulement l'érudit à personnifier les manuscrits, il parle de la chasse aux manuscrits comme de "délices", des autres érudits comme de "gloutons avides" (*deliciarum helluones sitientissimi*) et les bibliothèques qu'il ne connaît que par ouï-dire excitent sa convoitise. *Godefroy Tilmann* va jusqu'à faire une prosopopée des aventures d'un manuscrit. Il raconte, en effet, comment il a rencontré après une longue maladie. Antiochus, moine autrefois à Saint-Sabas, ou plutôt le manuscrit contenant son *Pandectes Scripturae*: «A peine suis-je entré en convalescence que voici que te visite mon (je dis bien mon) Antiochus, venant depuis Mantoue pour être notre hôte. En effet, c'est d'Italie que le vénérable Père et éminent théologien, *Richard Du Mans*, franciscain d'observance et d'ordre, l'avait fait venir jusqu'ici, jusqu'à l'Académie de Paris, la plus célèbre du monde, rejeton de l'ancienne, celle d'Athènes. Qui saurait dire combien d'années il avait passées dans une misérable servitude? Il vivait, en effet, il y a neuf cents ans et parvint à une extrême vieillesse à la Laure de Saint-Sabas, monastère près de Jérusalem, et vient tout juste d'être rapporté comme une marchandise quelconque en Italie. A son arrivée l'ordre était donné à Mantoue de l'attacher par des chaînes de fer, les pieds immobilisés, les mains liées par les carcans. Que ne fût-il pas adossé à un pupitre, plutôt que contraint à passer tant d'années couché par terre! Pris de pitié pour ce bienheureux vieillard, *Richard Du Mans* commença à le solliciter pour qu'il le suivît. 'Tu sais que cela fait partie des choses infaisables et impossibles – dit-il – changer de langue pour un vieillard. Comment pourrais-je apprendre le latin, moi si vieux!' Le théologien lui répond: 'Ne crains rien, tu recevras l'hospitalité de la Chartreuse sous les murs de Paris. Elle est la maison nourricière tant de l'érudition sacrée que de la religion. C'est mon Godefroy qui t'apprendra le latin autant que faire se peut..' Le vieillard acquiesca [...]»<sup>27</sup>.

La personnification sert à la *captatio benevolentiae* également chez *Gentien Hervet*, qui écrit à *Charles de Lorraine*: «[Sextus Empiricus] sortant maintenant à la lumière n'espère rencontrer personne qui l'accueillerait avec plus de plaisir que toi, très illustre Prince, car il connaît la bienveillance que tu a toujours montrée aux Lettres et aux lettrés. Il ne doute pas que si tes occupations plus sérieuses te le permettent, tu l'écouteras, lui qui parle enfin ouvertement latin, lui qui, écrit en grec et enfermé dans une boîte, gardait le silence auparavant»<sup>28</sup>. C'est grâce aux mécènes que les manuscrits morts renaissent pour devenir immortels: le même *Hervet* demande à *Diego Hurtado de Mendoza* ambassadeur de l'empereur à Venise «*mortuos e capsarum sepulchris in vitam revocatos quoad eius fieri potest immortalitate affice*»<sup>29</sup>.

<sup>27</sup> Godefroy Tilmann à Pierre prieur de la Grande Chartreuse, *Pandectes Scripturae* Paris, Jacques Kerver, 1543.

<sup>28</sup> Gentien Hervet à Charles de Lorraine, *Sexti Empirici [...] aduersus mathematicos*, Paris, Martin Le Jeune, 1569.

<sup>29</sup> *Zachariae scholastici Dialogus Ammonius*, Venezia, Melchiorre Sessa et Niccolò de Bascarini, 1546.

## Les mécènes

Les érudits ne travaillent pas en solitaires. Ils parlent constamment des “amis” qui “exigent” (*flagitant, efflagitant*) qu’ils éditent, qu’ils traduisent des textes, et ils ajoutent presque en s’excusant qu’ils ne peuvent guère leur refuser ce service. Outre ces amis anonymes, apparaissent dans les préfaces des mécènes puissants, les dédicataires, amis et maîtres à la fois, qui les encouragent à offrir au public les textes anciens restaurés dans leur vérité originelle. Ils reçoivent en retour les épîtres dédicatoires qui leur rendent grâce sur un ton emphatique.

*Gentien Hervet* dédie la plupart de ses traductions au cardinal *Marcel Cervin*<sup>30</sup>, homme *bonarum literarum*<sup>31</sup> et *disciplinarum omnium studiosissimus*, un de ces mécènes transmetteurs: «J’ai vu, j’ai vu en effet avec le plus grand plaisir, j’ai vu comment tu sautes presque de joie, et exultes avec toute ton âme, chaque fois que tu entends dire qu’un auteur ancien récemment trouvé ou imprimé devient accessible au public. Je n’ignore pas les efforts et les grosses dépenses que tu fais pour faire copier les œuvres de toute sorte de disciplines, ta sollicitude afin que rien de ce qui était écrit jadis par les plus grands génies à force de labeurs et de très grands efforts pour le bien de l’humanité, ne se flétrisse enfermé dans des boîtes de fer ou ne périsse mangé par les vers et les teignes»<sup>32</sup>.

Ces textes révèlent ce qu’entendaient par les termes *humanus* et *humanissimus* les transmetteurs de textes de cette époque<sup>33</sup>. Les qualificatifs *humanus* et *humanissi-*

---

<sup>30</sup> Marcello Cervini (1501-1555) cardinal, bibliothécaire apostolique, pape sous le nom de Marcell II en 1555.

<sup>31</sup> “Bonae literae” ne peut être traduit par “belles-lettres”. Voir: Marie-Madeleine de La Garanderie, *Christianisme & lettres profanes (Essai sur l’Humanisme français (1515-1535) et sur la pensée de Guillaume Budé)*, Paris, Champion, 1995, p. 33.

<sup>32</sup> Gentien Hervet à Marcel Cervin, *Quaestiones Alexandri Aphrodisiae naturales* [...], Basel, Johannes Oporinus, 1548, Voir aussi sa lettre à Diego Hurtado Mendoza dans: *Zachariae scholastici Dialogus Ammonius, Quod mundus non sit Deo coaeternus, a Gentiano Herueto Aurelio latine versus*, Venezia, Melchiorre Sessa et Niccolò de Bascarini, 1546.

<sup>33</sup> Sur les mots “humanisme” et “humaniste” je cite les réflexions de MARIE-MADELEINE DE LA GARANDERIE: “A qui se penche, comme nous entreprenons de le faire, sur le mouvement des idées dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, le mot “humanisme” surgit immédiatement comme un miroir et comme un piège. En effet l’extension récente et proprement exorbitante et de l’emploi du terme, et de son élasticité sémantique, suffirait à le déconsidérer et à le rendre inutile comme concept instrumental. Une longue tradition universitaire et politique conférant l’habitude d’entendre le mot “humanisme” en un sens laudatif, il est convenu de qualifier d’humaniste toute espèce de tendance et de doctrine, afin d’accroître par là l’estime que celle-ci peut prétendre inspirer. Le mot s’est ainsi vidé de tout contenu précis pour ne plus signifier que “favorable à l’homme”, sans qu’il soit la plupart du temps dénoté de quelle nature est cette faveur. [...] Beaucoup d’ouvrages consacrés au XVI<sup>e</sup> siècle, et des meilleurs, fondent leur réflexion sur des définitions ou des oppositions qui nous paraissent très vulnérables, précisément parce qu’elles postulent cette notion faussement claire.” Marie-Madeleine de La Garanderie, *op. cit.* p. 8-9. JEAN CÉARD souligne également l’ambiguïté de la notion de l’“humanisme”: “Peu de terme prêtent autant à équivoque que celui d’humanisme. Il est bon de rappeler que la Renaissance ne l’a pas connu et que, fruit d’une longue maturation de la pensée historique, il s’est inévitablement chargé de significations comple-

mus sont attribués à ceux qui rendent possible le sauvetage des textes anciens, ceux qui aident à les transmettre par leur générosité, en ouvrant aux érudits les trésors de leurs bibliothèques. L'homme cultivé aux vastes connaissances ne reçoit l'épithète *humanissimus*, que si, riche et puissant, il utilise sa richesse et sa puissance à rechercher, collecter et conserver les textes anciens que l'érudite fera renaître. S'adonnant à la même mission, partageant la même passion, les mécènes humanistes se connaissent et s'informent, font la chaîne pour faire sortir les œuvres manuscrites des cachettes où elles se trouvent enfouies. La renaissance d'un texte est toujours accueillie avec allégresse, "les sauveteurs" se félicitent mutuellement, transportés de joie.

Gentien Hervet raconte qu'après la mort de *Marcel II*, *Guillaume Sirlet* l'a conduit chez le fin lettré *Antonio Agustín*, auditeur de la Rote. Apprenant que celui-ci possédait deux tomes de droit byzantin, les *Basiliques*, Hervet se sentit transporté d'un désir incroyable de les voir (*exarsi quadam incredibili cupiditate eos videnti*). En *vir humanissimus* qu'il était, *Antonio Agustín* répondit à la demande pressante d'Hervet en faisant copier à son intention les deux tomes pour qu'il puisse non seulement les voir mais aussi les transcrire<sup>34</sup>.

L'épître dédicatoire, véritable appel au secours, peut s'adresser à un mécène que l'érudite, à la recherche de l'appui indispensable, ne connaît pas personnellement, mais dont la réputation d'humaniste lui laisse espérer un accueil bienveillant et généreux: «Tu t'étonneras peut-être que j'aie la présomption de m'immiscer dans ton intimité comme quelqu'un qui ne connaît pas les usages, moi, que tu ne connais peut-être même pas de nom» [...] écrit *Jean Mercier* à l'*humanissimus prae-sul*, *Jean de Saint-Gelais*, évêque d'Uzès, en lui recommandant sa traduction d'Horapollon. «J'ai été attiré par l'éclat de ton renom, car tu ne te contentes pas de t'appliquer aux études qu'on attend d'un prélat, tu veux pénétrer aussi dans le sanctuaire des Lettres grecques et hébraïques. Témoins en sont ceux que ta générosité (*humanitas*) nourrit depuis des années dans ta cour si réputée et que tu reçois avec autant de libéralité [...]»<sup>35</sup>.

Sans richesse et sans puissance, nul ne peut faire renaître les textes. Acquérir, faire copier et faire imprimer les manuscrits coûte cher. Il faut rétribuer aussi ceux qui transmettent le savoir, les professeurs. Plus on est puissant et mieux on peut s'acquitter de sa mission d'humaniste. *François I<sup>er</sup>* est ainsi pour nos érudits-transmetteurs le modèle, le prince humaniste par excellence: «A Paris il constitua de

---

xes et parfois ambiguës. [...] Il est certain que, notamment en terre italienne, humaniste (*umanista*) désigne souvent le professeur de rhétorique. En un sens large, le terme d'humaniste convient à l'homme qui s'adonne avec ferveur à l'étude directe des textes antiques." (Dictionnaire des Littératures de la langue française, rééd. Paris, 1994, p. 1070). Selon la définition de P.-O. KRISTELLER: "Il apparaît clairement, si l'on se réfère aux documents de cette période, qu'un humaniste était celui qui enseignait les "humanités" ou *studia humanitatis*, et que le terme d'"humanités" regroupait un ensemble organique de disciplines comprenant la grammaire, la rhétorique, la poésie, l'histoire et la morale." KRISTELLER (P. O. ), *Huit philosophes de la renaissance italienne*, Genève, 1675)

<sup>34</sup> Gentien Hervet à Jean de Morvillier, évêque d'Orléans, *Imperialium Constitutionum Libri VIII* [...], Paris, Arnoul L'Angelier, 1557.

<sup>35</sup> Jean Mercier à Jean de Saint-Gelais évêque d'Uzès, *Ori Apollinis Niliaci, de sacris notis et sculpturis libri duo* [...], Paris, Chretien Wechel, 1548.

très belles pensions pour une élite de professeurs érudits des trois langues et de toutes les bonnes Lettres et pour encourager les études il mit à la disposition de tous une magnifique bibliothèque de livres acquis de tous côtés pour des sommes vraiment royales tout en veillant à ce que les imprimeurs les fissent sortir à la lumière». — dit *Gentien Hervet*<sup>36</sup>.

*Philippe Montanus* ressent la même admiration pour le roi humaniste, chasseur de livres: «Je veux que tu rendes hommage avant tout, cher lecteur, à la générosité du roi très chrétien qui a dépensé de sommes importantes et vraiment royales pour chercher partout où c'était possible les meilleurs livres et les faire transporter à Fontainebleau, dans sa somptueuse bibliothèque»<sup>37</sup>.

*Joachim Périon* salue en *François I<sup>er</sup>* le bienfaiteur des érudits aussi parce qu'en faisant venir de Grèce et de Judée des manuscrits grecs et hébreux le roi avait donné l'exemple à d'autres princes qui allaient enrichir leurs propres bibliothèques<sup>38</sup>. Il rend le même hommage à Henri II qui accroît la bibliothèque de son père, bibliothèque qui l'emporte sur celle d'Alexandrie:

«Ceux qui nous renseignent sur le nombre des livres de cette bibliothèque [d'Alexandrie] affirment qu'il y en avait environ cinq mille. Mais ils n'expliquent pas ce qu'ils entendent par le mot "livre". Est-ce qu'ils veulent dire cinq mille volumes indépendants, ou bien cinq mille livres, comme ceux dont plusieurs peuvent se trouver dans un seul et même volume? Dans les deux cas la [bibliothèque royale] dépasse en proportion et en nombre des livres [la bibliothèque d'Alexandrie] du moins elle ne lui est pas inférieure. Même en admettant que le nombre de livres fût plus élevé à Alexandrie, qui pourrait douter que [la bibliothèque royale] ne dépasse de loin celle-là, puisqu'en comparant les choses il faut placer la qualité au-dessus de la quantité? Elle avait en abondance les écrits de beaucoup de philosophes, et de médecins ou bien de mathématicien, mais s'il y avait un débat pour savoir si c'est à ces écrivains qu'il faut donner la préférence ou aux auteurs de la théologie dont les œuvres n'existaient pas alors à l'exception de la Bible, tandis que la bibliothèque royale possède une multitude d'auteurs qui ont écrit sur notre religion, il est évident lesquels nous devons préférer. La bibliothèque royale possède d'innombrables auteurs grecs patristiques qui ne sont pas encore sortis à la lumière, et aussi d'autres déjà édités, comme l'*Histoire Ecclésiastique* d'Eusèbe de Césarée et ses livres sur la préparation et démonstration évangélique, les histoires ecclésiastiques de Sozomène, de Socrate, d'Évagre et de Théodoret, et Synesios, Philon, Justin le philosophe et martyr dont plusieurs ouvrages ont déjà été traduits.»<sup>39</sup>.

<sup>36</sup> Gentien Hervet à François de Tournon, *Beati Theodoretii Cyrensis episcopi in quatuordecim Sancti Pauli epistolas Commentarius*, Firenze, Lorenzo Torrentino, 1552.

<sup>37</sup> Philippe Montanus au lecteur, *Tomus primus operum omnium diui Joannios Chrysostomi*, Paris, Charlotte Guillard, 1556.

<sup>38</sup> Joachim Périon au cardinal Odet de Châtillon, *Beati Justini Philosophi et martyris Opera omnia*, Paris, Jacques Du Du Puys, 1554.

<sup>39</sup> Joachim Périon au cardinal Odet de Châtillon, *Beati Justini Philosophi et martyris Opera omnia*, *ibidem*.

Mais les protecteurs ne méritent pas toujours l'éloge dont ils sont l'objet. La passion sincère de faire renaître les textes engendre des mensonges critiqués par les humanistes mêmes: «Il arrive souvent – écrit *Pierre Danès* à *François Hamon*, évêque de Nantes – que ceux qui veulent gagner la faveur et la protection des princes par n'importe quel moyen dédient leurs œuvres et leurs travaux à ces puissants, en leur adressant des éloges qui conviennent davantage à des dieux qu'à des hommes. C'est ce que nous voyons tous les jours, que certains qui n'ont jamais jeté seulement les yeux sur les textes sont estimés partout comme de grands savants.» Après ce préambule, *Danès* n'hésite pas à ajouter que lui ne fait pas partie de ces hypocrites, car *François Hamon*, grand mécène des érudits, mérite le titre de vrai savant<sup>40</sup>. Dans une de ses épîtres dédicatoires à *Germain de Ganay*<sup>41</sup>, *Guillaume Budé* critique amèrement lui aussi les érudits intéressés: «Nous constatons [...] que chez la plupart des auteurs de notre siècle, les préfaces des ouvrages servent à deux choses: gagner la faveur de ceux auxquels ils les dédient et poursuivre une vaine renommée auprès du commun des lecteurs. En effet, après avoir effrontément, comme on dit, élevé ces premiers aux nues, ils écoutent plus facilement leurs écrits auprès des seconds grâce à la séduction des mots»<sup>42</sup>.

Soumis aux puissants, les érudits vivent dans une perpétuelle dépendance. En publiant, en expliquant ou en traduisant un texte, le transmetteur doit des explications à la république des humanistes. Les érudits racontent volontiers comment l'idée de l'édition leur est venue: outre la passion pour le texte ils évoquent presque toujours une obligation morale ou un incident qui les a conduits à faire renaître une œuvre. Ainsi, lors d'une promenade à cheval dans la forêt de Rouen, *Agostino Giustiniani* est sollicité par *Marianus Domilutius*, protonotaire apostolique, d'amender la version latine du livre de Job. Ou bien en traduisant Sophocle, *Gentien Hervet* veut perpétuer une amitié, et c'est pour combattre l'ennui d'un long voyage que *Guillaume Budé* entreprend la traduction de Plutarque. La plupart évoquent pour expliquer leur vocation les souvenirs de jeunesse, les figures de leurs maîtres, les séjours dans l'entourage de leurs protecteurs<sup>43</sup>.

Dans les préfaces l'éloge ne s'adresse qu'aux mécènes *humanissimi*, le reste de l'humanité n'inspirant qu'antipathie. *Germain de Brie* ne voit de l'humanité que: «[...] la confusion de notre époque, la fragilité des choses humaines, les mœurs dé-

<sup>40</sup> *Justini Historici clarissimi epitome in Trogi Pompeii Historias [...]*, Paris, Antoine Aussourd, 1519.

<sup>41</sup> Jean de Ganay (ca 1450-1512) chancelier.

<sup>42</sup> Guillaume Budé à Germain de Ganay, *Plutarchi Cheronei de Placitis Philosophorum*, Paris, Josse Bade, 1505.

<sup>43</sup> Voir Giustiniani, *Liber beati Job*, Paris, Gilles de Gourmont, [1520]. – Gentien Hervet à Jean de Tournon, *Sophoclis Antigone*, Lyon, Étienne Dolet, 1541. – Guillaume Budé à Jules II, *Plutarchi Cheronei De Tranquillitate et Securitate animi [...]*, Paris, Josse Bade, 1505. – Périon à Denis Briçonnet, *T. Livii Patavini Conciones*, Paris, Simon de Colines, 1532. – Joachim Périon à François Bohier, évêque de Saint-Malo, *Justini philosophi et martyris oratio [...]* Paris, Jacques Du Puys, 1554. – Gentien Hervet au cardinal Reginald Pole, *Aristotelis Stagiritae De anima libri tres, [...]* Item, in eisdem libros, *Joannis Grammatici Philoponi Commentarius*, Lyon, Gilles et Jacques Huguétan, 1544.

pravées et partout corrompues par l'admiration de la richesse, la malveillance de notre siècle à l'égard de la littérature élégante (litteræ elegantes), le mépris envers gens honnêtes et le prestige des méchants [...]»<sup>44</sup>.

*Jacques Louis d'Estrebay* se plaint de son époque avec l'amertume propre à toutes les époques mais non sans ajouter sa profession de foi d'humaniste: «[...] de nos jours le labeur honnête n'est pas récompensé. Il ne suscite que du mépris ou de la jalousie. Je suis conscient de ce que les bons arts (bonæ artes) qui avaient un si grand prestige chez les Grecs et les Latins ont si peu de valeur maintenant chez des gens qui mesurent tout au profit, que les professeurs qui les enseignent sont considérés comme les plus méprisables des mortels [...] L'homme n'est pas né pour rechercher son bien-être mais celui des autres. Le propre des meilleurs c'est de faire quelque chose pour la société, semer le grain dont les autres recueilleront le fruit. Les uns laissent des châteaux aux leurs, les autres la noblesse de naissance, et les autres encore la gloire acquise par la vertu, presque tout le monde donne une preuve de son labeur. De même les professeurs des arts libéraux doivent être utiles non seulement aux vivants, mais encore plus aux morts. C'est que faisaient les anciens et les nouveaux auteurs dont les œuvres ne cessent de stimuler l'industrie de la postérité éternelle. Ils ont laissé en héritage des livres que la mollesse et le gaspillage des descendants ont en partie perdu, en parti négligé, en parti corrompu. [...] J'ai décidé de toujours faire quelque chose, à ma manière, dans le domaine de Lettres qui pourrait être utile aux autres et augmenter l'héritage légué par les auteurs [...]»<sup>45</sup>.

En étranger l'imprimeur *Andreas Cratander*<sup>46</sup> tient le même langage. Il oppose la *παλιγγενεσία* des livres à la *πανολεθρία* des études élégantes: «Chaque fois que je songe aux intérêts et au salut de l'espèce humaine (et je le fais bien souvent), je ne puis, ô savant lecteur, ne pas pousser du fond du cœur des longs gémissements sur le triste sort de notre effroyable époque de fer qui ferait pitié même à des ennemis. Nous y observons, ô honte et douleur, la négligence de toutes les bonnes disciplines et la détresse (*πανολεθρίαν*) de toutes les études élégantes. Car dans presque toute l'Allemagne les académies des Lettres sont paralysées faute de candidats, partout les écoles s'écroulent et les collègues servent à toute autre chose qu'à l'instruction de la jeunesse, but pour lequel ils ont été institués jadis. Je ne sais quel démon suggère l'insouciance aux parents chargés de l'éducation de leurs enfants. [...] Moi, je te communiquerais, candide lecteur, les meilleurs auteurs des deux langues. Grâce à mes efforts et labeurs, je leur fais vivre pour ainsi dire leur renaissance (*παλιγγενεσία*) en publiant leurs ouvrages et faisant tout ce que peux avec le plus grand soin»<sup>47</sup>.

<sup>44</sup> Germain de Brie au lecteur, *Diui Joannis Chrysostomi quod multae quidem dignitatis, sed difficile sit Episcopum agere, Dialogus in sex libros partitus*. [...] Paris, Josse Bade, 1526.

<sup>45</sup> Jacques Louis d'Estrebay à Jacques Villeneuve, *M. Tul. Ciceronis, De Partitione oratoria* [...], Lyon, Sébastien Gryphe, 1538.

<sup>46</sup> Andreas Cratander (-ca 1540), imprimeur et libraire à Bâle à partir de 1518.

<sup>47</sup> *Plutarchi Chaeronei, philosophi historicique clarissimi Opuscula* [...], Basel, Andreas Cratander, 1530.

## La traduction

Si le qualificatif *humanissimus* revient aux sauveteurs de textes, le mot *barbaries* stigmatise sauvetage manqué, traduction bâclée, incompétence philologique. *Jacques Louis d'Estrebay* est un critique particulièrement sévère. Il accuse violemment *Joachim Périon* d'avoir mal traduit Aristote: «Presque tout ce qu'il écrit [Périon] est barbare, ou obscur, ou entortillé, ou inusité, ou maniéré, ou mal cousu, ou mutilé, ou superflu, ou contradictoire, ou faux, ou bien incompatible avec le grec. Je n'ai encore jamais vu quelque chose de si laid, si difforme et de si monstrueux aussi et si peu déguisé»<sup>48</sup>.

Attaqués, les transmetteurs répliquent, s'estimant victimes d'injustices. *Joachim Périon* écrit sa lettre ouverte contre Estrebay – *Oratio in Jacobum Lodoicum Strebaeum, qua eius calumniis et conutiis respondet* – comme il répond plus tard à *Nicolas de Grouchy*, professeur de dialectique à Coïmbre qui avait retouché ses traductions d'Aristote<sup>49</sup>. Le conflit entre *Joachim Périon* et *Nicolas de Grouchy* commence en 1552 quand *Michel de Vascosan* édite dans une version corrigée par *Nicolas de Grouchy* la *Logique* d'Aristote traduite par *Périon* sans que l'intéressé en soit informé. La même année le même éditeur fait parvenir à *Périon* les huit livres de la *Physique*, réimprimés également à l'insu de leur premier traducteur. *Périon* est outré de la page de titre “arrogantem hanc et odiosam præferentem inscriptionem, *Aristotelis de natura aut de rerum principiis libri VIII. Joachimo Perionio interprete, et per Nicolaum Grouchium correcti et emendati*.”<sup>50</sup> Pourtant cette inscription “arrogante et odieuse” qui annonce une traduction “corrigée et améliorée” va désormais accompagner toutes les éditions parisiennes de l'Aristote latin de *Joachim Périon*.

Nouveau rebondissement dans l'affaire de la *Physique*: on la dérobe chez l'éditeur, *Jacques Du Puys*. Nous apprenons de la préface écrite pour l'édition de 1578 de la *Métaphysique*<sup>51</sup> – dans la traduction de *Joachim Périon* avec les corrections de *Nicolas de Grouchy* – que l'on a volé chez *Jacques Du Puys* la *Physique*

<sup>48</sup> *Quid inter Lodoicum Strebaeum et Joachimus Perionius non conveniat in Politicôn Aristotelis interpretatione*, Paris, Michel de Vascosan, 1543.

<sup>49</sup> Voir l'introduction à la notice *Joachim Périon*. *Nicolas de Grouchy* continuait son travail de correcteur des traductions de *Joachim Périon* jusqu'à sa mort, survenue en janvier 1572.

<sup>50</sup> Voir *Joachimi Perionii Benedictini Cormæriaceni Oratio qua Nicolai Groschii calumnias atque iniurias ostendit et repellit*, Paris, Thomas Richard, 1554. *Périon* fait allusion à l'édition suivante: *Aristotelis De natura, aut de rerum principiis lib. VIII. Joachimo Perionio interprete, et per Nicolaum Grouchium correcti et emendati*, Paris, Michel de Vascosan, 1552. Il s'avère que les corrections de *Nicolas de Grouchy* apportées à la traduction périonienne de la *Physique* sont insignifiantes et peu nombreuses.

<sup>51</sup> *Aristotelis Peripateticorum principis. De his quae naturalium rerum cognitionem consequuntur, τὰ μετὰ τὰ φυσικά ab illo nuncupata, libri decem.*, A Joachimo Perionio olim latina oratione donati, a Nicolao Gruchio vero, non solum ad veterum graecorum exemplarium fidem et emendati et in integrum restituti, verum et scholiis quam eruditissimis ornati. Nunc primum hoc nouo splendidoque ornatu in lucem prodeuntes, Paris, Jacques Du Puys, 1578. C'est donc six ans après la mort de *Nicolas de Grouchy* et dix-neuf ans après la mort de *Joachim Périon* que *Jacques Du Puys* édite la *Métaphysique*.

d'Aristote, œuvre que l'imprimeur aurait voulu éditer avec la *Métaphysique*<sup>52</sup>. S'adressant au lecteur le libraire supplie le voleur de la lui rendre:

«Comme les deux volumes (*utrumque volumen*) m'ont été livrés ensemble, j'étais sûr de pouvoir les mettre à la disposition du public en même temps. Cependant il est arrivé, je ne sais comment pour mon malheur, que l'un des deux volumes, celui qui contient les livres de la *Physique*, a été volé dans ma chambre par je ne sais quel scélérat, ce qui est une calamité pour tout le monde, aussi peu supportable pour toi que pour moi. Ainsi je ne peux te donner que les livres de la *Métaphysique*, les seuls qui restent. Je les ai fait imprimer avec le plus grand soin avant qu'ils ne plongent dans la même infortune. Si par chance, celui qui a dérobé chez moi les dits livres, de voleur devient un honnête homme, qu'il me les restitue et je m'engage d'ores et déjà solennellement à les imprimer pour toi avec le même soin et attention. Mais si, par contre, il préfère rester et être appelé voleur à tout jamais, je le prie toutefois, pour l'amour de Dieu immortel, – voire je l'y incite – de diminuer un peu son crime, de rendre moindre son délit en faisant publier ces livres. Gloire et fortune me feront défaut, voire je ne retrouverai la tranquillité de mon âme tant que le préjudice causé à l'esprit de Grouchy et aux disciples d'Aristote à qui celui-ci avait destiné cette œuvre, ne sera réparé. En effet, depuis que j'ai commencé ce métier d'imprimeur je n'ai eu qu'une seule intention, c'est de plaire et d'être utile le plus possible aux hommes de Lettres»<sup>53</sup>.

Pourquoi a-t-on volé la *Physique*? S'agit-il d'une rivalité de traducteurs? Et pourquoi *Jacques Du Puys* se plaint-il si amèrement en 1578 d'être privé de la *Physique*? L'œuvre avait été publiée dans la traduction de *Joachim Périon* et avec les corrections de *Nicolas de Grouchy* déjà quatorze fois depuis 1552, entre autres en 1561 et 1576 à Lyon par *Guillaume Rouillé*<sup>54</sup> et en 1577 par *Jacques Du Puys* lui-même<sup>55</sup>. Chose curieuse: le même *Jacques Du Puys* édite la *Physique* d'Aristote

---

<sup>52</sup> Il craint en outre qu'on lui vole aussi la *Métaphysique*. Ajoutons que les corrections de *Nicolas de Grouchy*, faites probablement peu avant sa mort, apparaissent dans la *Métaphysique* pour la première fois. Elles témoignent d'un style nouveau du correcteur: ce sont des remarques interlinéaires qui révèlent l'inexactitude de la traduction ou les fautes des manuscrits ou bien des explications des passages obscurs d'Aristote. Il faut noter également que la préface de "*Nicolas Grouchy au lecteur*", datée "Calend. Maii 1572", qui figure dans le volume après la préface de l'imprimeur n'a pu avoir été écrite par *Nicolas de Grouchy* à cette date, car il était mort en janvier 1572. Il s'agit d'un réaménagement avec quelques variantes de la préface de *Grouchy* à la *Logica* d'Aristote (Paris, Jaques Du Puys, 1567) datée "Calend. Maii 1567".

<sup>53</sup> Le typographe au lecteur, *Aristotelis Peripateticorum principis, De his quae naturalium rerum cognitionem consequuntur, τὰ μετὰ τὰ φυσικά ab illo nuncupata, libri XIII. A Joachimo Perionio olim latina oratione donati, a Nicolao Gruchio vero, non solum ad veterum graecorum exemplarium fidem et emendati et in integrum restituti, verum et scholiis quam eruditissimis ornati: Nunc primum hoc nouo splendidoque ornatu in lucem prodeuntes*, Paris, Jacques Du Puys, 1586

<sup>54</sup> *Physicorum Aristotelis libri Joachimo Perionio interprete, nunc vero opera doctissimi Nicolai Grouchii integre restituti, limati, et emendati*. Lyon, Guillaume Rouillé, 1561 et *Physicorum Aristotelis libri, Joachimo Perionio ineprepre: nunc vero opera Nicolai Grouchii integre restituti, limati et emendati*, Lyon, Guillaume Rouillé, 1576.

<sup>55</sup> *Aristotelis de Natura, aut de rerum principis, Libri VIII. Joachimo Perionio interprete per Nicolaum Grouchium correcti et emendati. Accessit compendiosissimum argumentum in uniuersam*

en 1580, donc deux ans après le vol. Cette traduction de 1580 est celle de *Joachim Périon*, la même qu'en 1552, avec les corrections de *Nicolas de Grouchy*, les mêmes qu'en 1552. Seulement, en 1580, *Jacques Du Puys* ne mentionne ni le nom du traducteur ni celui du correcteur, et omet d'écrire une préface pour son édition<sup>56</sup>. Quel obstacle y avait-il à faire figurer dans cette édition de la *Physique* les noms de *Périon* et de *Grouchy*, surtout qu'ils figurent dans le même volume avant d'autres textes d'Aristote? Et quel était ce *volumen* de la *Physique* qu'on avait volé en 1578? En 1586, *Jacques Du Puys* reprend "sa" *Métaphysique* de 1578<sup>57</sup>: mais apparemment il n'avait pas récupéré la *Physique*. La même année – quatorze années donc après la mort de *Nicolas de Grouchy* – la *Physique* d'Aristote est à nouveau publiée à Lyon par *Guillaume Rouillé*, avec un titre prétentieux qui promet un texte "maintenant vraiment entièrement rétabli, perfectionné et amélioré par le très savant *Nicolas de Grouchy*"<sup>58</sup>. En dépit de cette promesse, la traduction et les corrections de l'édition lyonnaise de 1586 sont les mêmes que celles des éditions précédentes à partir de 1552. On le constate, la gloire d'avoir dans leur catalogue la meilleure traduction de la *Physique* d'Aristote ne cesse de tenailler les imprimeurs de cette époque.

Les traductions latines de Pères de l'Église provoquèrent également des disputes violentes. Les versions des protestants furent sévèrement critiquées, celles de *Johannes Œcolampade*<sup>59</sup> en particulier. C'est ainsi que *Germain de Brie* parle de ce "vir in linguarum studiis apud Germanos clarus" à propos de la traduction de Jean Chrysostome faite par ce dernier: «Quelle confiance peux-tu accorder, grand Dieu, à un interprète qui chaque fois qu'il tombe sur un nœud dans un texte à traduire non seulement ne le résout pas mais veut tellement s'en débarrasser qu'il nous le rend encore plus inextricable?»<sup>60</sup>

---

*tractationem scientiae naturalis, et in primum caput illius partis, quae est de principiis rerum naturalium, studio Matthaei Frigillani Bellouaci, Paris, Jacques Du Puys, 1577.*

<sup>56</sup> *Aristotelis Physica ab eruditissimis hominibus conuersa et emendata. Joannis Demerlierii professoris Regii argumentis illustrata.* Paris, Jacques Du Puys, 1580.

<sup>57</sup> *Aristotelis Peripateticorum principis, De his quae naturalium rerum cognitionem consequuntur, τὰ μετὰ τὰ φυσικά ab illo nuncupata, libri XIII. A Joachimo Perionio olim latina oratione donati, a Nicolao Gruchio vero, non solum ad veterum graecorum exemplarium fidem et emendati et in integrum restituti, verum et scholiis quam eruditissimis ornati: Nunc primum hoc nouo splendidoque ornatu in lucem prodeuntes,* Paris, Jacques Du Puys, 1586. C'est encore cette même préface plaintive de 1578 qui figure à la tête du volume.

<sup>58</sup> *Physicorum Aristotelis libri. Joachimo Perionio interprete. Nunc vero opera doctissimi Nicolai Grouchii integre restituti, limati et, et emendati,* Lyon, Guillaume Rouillé, 1586. Il reprend probablement sa propre édition, de 1561 et de 1576.

<sup>59</sup> Johannes Œcolampade (1482-1531) fut théologien et prédicateur protestant.

<sup>60</sup> *Diui Joannis Chrysostomi Liber contra gentiles, Babylae [...] Contra Joannis Œcolampadii translationem,* Paris, Simon de Colines, 1528. Et plus loin: «Futurum est enim ut audias ipsum Œcolampadium vertendo Chrysostomi Babyla prorsus neque caelum, neque terram, quod aiunt, attigisse, quin potius tam paruo in opere non paucioribus, quam ducentis in locis foedissime hallucinatum fuisse.»

L'imprimeur *Jean Huchier* décrit la version latine des œuvres de Jean Chrysostome faites par le prédicateur *Wolfgang Musculus*<sup>61</sup>, mais que faire si les versions des homélies chrysostomiennes sur les épîtres de Paul faites par *Musculus* sont déjà à sa disposition, alors que *Germain de Brie* et *Godefroy Tilmann* tardent à achever le travail qu'ils avaient commencé? Il publie alors les traductions de *Musculus*, dont il a piètre opinion et il espère pouvoir les remplacer un jour par les traductions de *Brie* et *Tilmann*:

«Je souhaitais vraiment que notre *de Brie*, homme qui excelle également dans les deux langues, montre un jour le rejeton dont il a accouché pour l'épître aux Romains il y a longtemps, mais complètement achevé. Je ne doute point qu'il pourrait en donner une traduction plus heureuse que *Musculus* [...]. Mais que doit faire le typographe? Devrait-il accepter qu'une œuvre aussi remarquable parvienne aux mains des gens inachevée, alors que l'occasion s'offre de l'achever? J'espère cependant quelque chose de meilleur de notre *Brie*, notamment qu'il donne bientôt une interprétation complète de l'édition déjà entreprise [...] En ce qui concerne ton *Godefroy* [...] l'hiver dernier il a traduit huit homélies sur les vingt qu'il devait donner en latin, et cela fort bien. J'en suis le témoin oculaire. Il serait de ton devoir, si jamais tu rend visite à cet homme, de lui rappeler avec insistance en tant qu'ami, voire de le presser de mettre tous ses efforts à orner la Sparte<sup>62</sup> que le sort lui a donné.»<sup>63</sup>

Mort en 1538, *Germain de Brie* n'a pu achever la traduction des homélies chrysostomiennes sur l'épître aux Romains. Dans les éditions ultérieures de 1543, 1546, 1556, 1581<sup>64</sup> et 1588 des *Opera omnia* de Chrysostome on trouve la note suivante: «*Hactenus Germanus Brixius*. Reliquæ sedecim per *Musculum* quidem prius versæ fuerant. Sed nunc multis in locis per *Philippum Montanum* auctae sunt et emendatæ [...]»<sup>65</sup>.

Quant à *Godefroy Tilmann* les pressions de ses amis n'ont pas abouti. Il a traduit et révisé de nombreuses œuvres chrysostomiennes, mais il cessa de rendre en latin les homélies sur les épîtres de Paul. L'édition de *Charlotte Guillard* de 1543 ne contient plus que les quatre premières homélies sur l'épître aux Ephésiens dans la

<sup>61</sup> Wolfgang Musculus (1497-1563) réformateur et prédicateur à Augsbourg.

<sup>62</sup> Cicéron à Atticus, livre 4, lettre 6: «Le sort t'a donné une Sparte, orne la».

<sup>63</sup> *Quartus tomus operum diui Joannis Chrysostomi* [...] *Appendix ad quartum tomum*, Jean Huchier à Robert Chartier, Paris, Claude Chevallon, 1536.

<sup>64</sup> Nous n'avons pu consulter l'édition de Paris, Sébastien Nivelle, 1581 seulement celle de 1588. La notice de Chr. Baur prouve que cette dernière suit la première: «[...] locis pene innumeris ad collationem exemplarium utriusque linguae nunc primum natiuae integritati magno cum fœnore restitutorum. – In quibus quid hac postrema editione sit additum, ex Epist. dedicatoria ad illustr. et reuerendiss. D. Nicolauum Pelleuaeum S.R.E. Cardinalem, Archiep. Senonensem, et ex singular. tomor. catalogo cognoscuntur. Parisiis [ap. Seb. Niuellium] 1581. fol. 5 tomes.», voir Baur, 173 n°227.

<sup>65</sup> On lit la promesse de *Germain de Brie* dans le quatrième volume de l'édition de 1536 «Restant adhuc, in hanc Pauli ad Romanos epistolam, Chrysostomi Homiliae alterae sedecim, pari cum superioribus et doctrina et eloquentia gestientes: quas tibi, lector candide, Brixius anno proximo a se simili, qua sunt hae, fide versas, pollicetur.»

traduction de *Godefroy Tilmann*. Les autres textes, même les traductions que *Jean Huchier* avait pu arracher à *Godefroy Tilmann* pour l'édition de Claude Chevallon en 1536<sup>66</sup> sont publiés en 1543 chez *Charlotte Guillard* dans la traduction de *Wolfgang Musculus*. Enfin la traduction des quatre premières homélies sur les épîtres aux Ephésiens faite par *Tilmann* sera aussi remplacée par celle de *Musculus* dans l'édition de *Charlotte Guillard* en 1556.

*Sébastien Nivelle*<sup>67</sup> fait partie également des imprimeurs catholiques orthodoxes. Il veut exclure les traductions faites "soit par les hérétiques soit par ceux qui ne comprennent pas bien la religion Catholique" (*reiectis illis quae antea a plerisque vel haereticis, vel non bene de religione Catholica sentientibus translata fuerant*)<sup>68</sup>. Dans son édition des *Opera* de Chrysostome de 1581, il ne conserve que les homélies sur l'épître aux Romains dans la traduction de *Musculus*, les autres, celles sur les épîtres aux Colossiens et aux Thessaloniens étant publiées dans la traduction de *Gentien Hervet*. La version des homélies sur l'épître aux Ephésiens publiée en 1536 et 1543 dans la traduction de *Godefroy Tilmann* et dans celle de *Musculus* en 1556, est également remplacée par la traduction de *Gentien Hervet*.<sup>69</sup>

Les éditeurs parisiens de Basile se débarrassent quelquefois des traducteurs malpensants ou simplement maladroits en supprimant leurs noms. Cramoisy, Sonnius et Claude Morel constatent ce fait dans une préface commune en tête de l'édition de Basile de 1618:

«Souvent nous n'avons pu donner les noms des interprètes qui avaient traduit les homélies, les livres ou les lettres car supprimés dans les précédentes éditions ils nous restaient inconnus. Nous pensons néanmoins que la plupart en furent rendus en latin par *Raffaele Maffei*<sup>70</sup> ou par *Wolfgang Musculus*. [...]»<sup>71</sup>

<sup>66</sup> Les traductions de la première homélie sur l'épître aux Colossiens et de la première homélie sur les épîtres aux Thessaloniens.

<sup>67</sup> Sébastien Nivelle (1523 ca-1603), libraire et imprimeur à Paris de 1549 à 1603.

<sup>68</sup> Sébastien Nivelle à Nicolas Pellevé. *Johannes Chrysostomus, Opera*, 1581; Nous avons pris la citation de l'édition de 1588.

<sup>69</sup> Les éditeurs bâlois qui ne partageaient bien entendu pas les préoccupations des éditeurs parisiens, donnaient les homélies de Chrysostome sur les épîtres aux Romains, aux Ephésiens, aux Colossiens et aux Thessaloniens de saint Paul dans la traduction de *Wolfgang Musculus*. Voir *Opera D. Joannis Chrysostomi* [...], Basel, Hieronymus Froben, Nicolaus Episcopius, 1558.

<sup>70</sup> Jacques Louis d'Estrebay critiquait aussi les traductions de *Raffaele Maffei*: «Il a essayé de le traduire [sc. l'Économique de Xenophon] *Raffaele Maffei*, mais il n'a pas réussi à faire ce qu'il voulait. Il semble traduire je ne sais pas quoi, mais certainement pas ce qu'il avait entrepris de traduire. Souvent il omet des passages entiers. Souvent il modifie les pensées de l'auteur. Souvent il fait des contresens et ne voit pas ce que le grec veut dire. Quelquefois il raccourcit et mutile le texte, les autres fois il le rallonge en y ajoutant de nombreux mots. Souvent il parle d'une manière barbare et impure. Il veut éviter à tout prix la pénible répétition de l'expression 'dit-il' et 'dis-je', mais il ne l'évite pas entièrement et il ne différencie pas non plus les paroles prononcées par l'une et l'autre personnes.» *Aristotelis et Xenophontis (Economica* [...], Paris, Michel de Vascosan, 1543

<sup>71</sup> *Sancti Patris nostri Basilii Magni Caesareae Cappadociae Archiepiscopi opera omnia*, [...], Paris, 1618.

Les mêmes éditeurs enchaînent avec la critique des traductions d'*Erasmus* et de *Musculus* qui donnèrent beaucoup de travail à leurs correcteurs car à la fois nonchalants, trop sûrs d'eux mêmes et tatillons ils faisaient des traductions peu fiables.

Toutes les disputes cependant n'étaient pas aussi violentes que celles provoquées par l'Aristote latin ou celles qui opposaient les traducteurs de Chrysostôme et de Basile. Voici une autre anecdote à propos des discussions entre érudits au sujet des traductions: *Guillaume Budé* relate dans une préface accompagnant sa traduction des opuscules de *Plutarque* qu'il avait envoyé son texte à un censeur sévère, qu'il connaissait bien d'ailleurs, pour qu'il l'examinât. A en croire ce vir *doctus et perpolitus*, si les lecteurs ne sont pas charmés dès la première page, ils abandonnent la lecture. C'est ainsi que *Budé* raconte leur dialogue:

– «J'ai peur, mon cher, [dit le censeur] que ton opuscule trouve difficilement quelqu'un qui aurait envie de le lire.

– Pourquoi? – demandé-je.

– Car – dit-il – tandis que les autres généralement rendent vendables leurs écrits en composant des premières pages qui séduisent et charment les lecteurs, on dirait que toi, tu fais exprès de les repousser. Peut-être imites-tu la seiche qui surprise dans une eau limpide fait fuir le pêcheur en répandant autour de l'elle un liquide noir afin qu'il se perde dans cette eau agitée et noire. Attention – poursuit-il – n'enveloppe pas ce que tu ne comprends pas suffisamment dans des mots et des phrases ambigus pour échapper au jugement des lecteurs.

– Mais quel mal ai-je fait? N'oublie pas que je suis interprète et non pas narrateur.

– Non, mais j'ai peur – dit-il – que les lecteurs, s'étant fait une opinion sur le début, ne jugent l'ensemble de l'œuvre.

– A vrai dire peu m'importe le jugement de ceux qui ont l'habitude de sauter à la dernière page parce que la première les fait bâiller et de se former ainsi une opinion de l'auteur<sup>72</sup>.

Bien traduire en latin les textes grecs paraît à *Guillaume Budé* – comme à beaucoup d'autres érudits – difficile, sinon impossible. En tête de la traduction de *De placitis philosophorum* de *Plutarque* il écrit: «Je sais bien que notre style peut paraître dur, mais pas pour ceux qui ont lu [l'œuvre] aussi en grec. Il n'est pas facile d'adapter à ce genre de style dense, serré et concis, l'éclat et la clarté d'une langue abondante et coulante. [...] Le latin n'est pas à la hauteur de la richesse de la langue grecque»<sup>73</sup>.

---

<sup>72</sup> Guillaume Budé à Pierre de Courthardy, *Plutarchi Cheronei* [...] *De tranquillitate animi* [...]. Paris, Josse Bade, 1505.

<sup>73</sup> Guillaume Budé à Germain de Ganay, *Plutarchi Cheronei de Placitis Philosophorum libri a Guilielmo Budeo latini facti*, Paris, Josse Bade, 1505. Sur le "mépris" de Guillaume Budé envers le latin, voir M.-M. de La Garanderie, *op. cit.* p. 98. Voir aussi la même pensée chez *Gentien Hervet*: *Quod quidem quam sit difficile, ii demum sciunt, qui in vertendis ex aliena lingua libris studium posuere. Ego quidem certe sensi experiundo, non cuiusuis esse hominis ex bene Graecis, bene Latina reddere, et maxime in rebus philosophicis: in quibus lingua Latina alioqui locupletissima, mirum est quanta labore verborum inopia*, *Gentien Hervet à Marcel Cervin, Quaestiones Alexandri Aphrodisei naturales*, Basel, Johannes Oporinus, 1548.

## Le public

Lorsque les transmetteurs des textes parlent de leur public, ce sont généralement d'étudiants, de *studiosi* qu'ils parlent. Ils disent publier, traduire et commenter les textes pour ceux qui se consacrent à l'étude. Les mots *iuvenes* et *studiosi* étant le plus souvent associés dans les préfaces, il est permis de penser qu'ils sont presque synonymes. Les érudits, dans la plupart des cas, entendent par *studiosi* les jeunes qui se consacrent à l'étude. Ainsi fait *Pierre Danès* dans son épître dédicatoire à l'imprimeur *Antoine Aussourd*: «Je pense que je suis en droit de vous affirmer une chose: les très savantes œuvres de Justin sont maintenant aussi complètes et aussi correctes qu'elles circulaient auparavant amputées et mutilées. Et cela grâce à un très vieux manuscrit sur parchemin dont l'écriture est presque effacée, gardé dans notre collège de Lisieux depuis à peu près trois cents ans, comme on garderait un tableau d'Apelle ou un monument d'une vénérable ancienneté. J'ai donc consacré tous les loisirs que me laissaient chaque jour mes leçons à restituer Justin, en espérant servir l'intérêt de la jeunesse et aussi un peu la gloire de ton nom (*fore sperans ut et iuventuti utilitatis, et nomini tuo laudis aliquid afferrem*). En fait, si j'ai entrepris ce travail, ce n'est pas que j'ignore que d'autres pouvaient le faire beaucoup mieux que moi, mais je m'en suis chargé vaincu par tes prières si honorables pour moi par peur de me montrer irrespectueux, prenant peut-être le risque d'être présomptueux en le refusant. Mais quoi qu'il en soit, tout sera bien si notre présent travail est approuvé par les étudiants pour qui nous l'avons préparé (*si noster hic labor studiosis, quibus paratus est, probabitur*).»<sup>74</sup>

Ce sont les jeunes gens, le plus souvent leurs propres élèves, qui sont au centre des préoccupations des érudits. La transmission des textes n'est vraiment utile que si cela sert la jeunesse. «Je n'ai pas traduit tous les livres de la *Physique* écrits par Aristote, mais de préférence ceux qu'on lit et explique d'habitude dans les écoles» – dit *Joachim Périon*<sup>75</sup>. Lorsque le même Périon tâche de rétablir un passage perdu, il pense d'abord au service que cela rendra aux étudiants<sup>76</sup>. *Jean Mercier* traduit en latin les commentaires d'Ibn Ezra *in gratiam candidatorum Hebraeae linguae*<sup>77</sup>. La page de titre d'une édition indique que certains textes ont été ajoutés

---

<sup>74</sup> *Justini Historici clarissimi epitome in Trogi Pompeii Historias* [...] Paris, Antoine Aussourd, 1519.

<sup>75</sup> Aristoteles, *De natura*, Paris, Thomas Richard, 1550 et *Parua Naturalia*, Paris, Michel de Vascon, 1552.

<sup>76</sup> *Ex Platonis Timaeo particula, Ciceronis De Uniuersitate libro respondens*. Paris, Johannes Lodoicus Tiletanus, 1540. – Nicolas de Grouchy, rival détesté de Joachim Périon, traduit Aristote également pour ses élèves voir: *Aristotelis Logica ab eruditissimis hominibus conuersa*, Paris, Michel de Vascon, 1551

<sup>77</sup> *In decalogum Commentarius doctrina et eruditione non carens, docti inter Hebraeos Rabbini, Abraham cognomento Aben Ezra* [...], Paris, Robert II Estienne, 1568

pour les étudiants<sup>78</sup> L'imprimeur *Michael Isengrin*<sup>79</sup> souhaite que la jeunesse s'adonne assidument à la lecture des auteurs grecs<sup>80</sup>. La grande fréquence dans les préfaces des mots *juventus*, *studiosi*, *studiosi adolescentes*, *prodesse* et *utilitas* témoigne de ce souci constant qu'avaient les érudits d'être utiles à la jeunesse étudiante.

La lettre dédicatoire qui accompagne l'édition d'*Asconius Pædianus*, commentateur de Cicéron du premier siècle, adressée à *Jacques Louis d'Estrebay* par *Johannes Lodoicus Tiletanus*<sup>81</sup> est particulièrement émouvante. Si l'éditeur se met à ce travail, c'est parce que les étudiants sont en mal de bonnes éditions de Cicéron. Rassembler et collationner les manuscrits, travailler sans se ménager ne vise qu'un seul but, faire plaisir aux étudiants: «Bien que les autres textes d'*Asconius* qui nous montreraient la connaissance admirable et la finesse avec lesquelles il examinait et interprétait les écrits de Cicéron fassent défaut, ces fragments qui nous sont restés, même si courts et mutilés, tels les débris d'un naufrage, en témoignent suffisamment et clairement, car comme on dit, à la griffe on connaît le lion. En les lisant, nous ne pouvons ne pas être pris d'un immense désir de posséder ses autres écrits admirables, car quoi qu'il en soit, force nous est de reconnaître qu'ils sont tellement indispensables, que sans eux une grande partie des anciennes coutumes et bien des passages obscurs de Cicéron resteraient incompréhensibles et que celui qui ne suit pas Pædianus de près, fait nécessairement fausse route. Quel profit tireraient les étudiants pour la lecture de Cicéron si un jour par miracle l'œuvre entière de Pædianus nous était enfin donnée! Car si nous déplorons généralement la perte des textes anciens, ceux de Pædianus sont encore beaucoup plus à regretter. Comme nous n'ignorons pas que les étudiants de notre académie regrettent depuis des mois de ne pas avoir à leur disposition cet auteur et qu'ils sont dégoûtés de lire les éditions antérieures, pleines de fautes horribles et grossières, nous avons pensé mu par le goût que nous avons pour ce genre de textes, qu'il fallait assister de nombreux étudiants dans leur travail, venir au secours de Cicéron en rendant autant que faire se peut aux commentaires d'*Asconius* leur juste valeur. Nous avons donc rassemblé de tous côtés les manuscrits avec un immense zèle et nous les avons collationnés. Lorsqu'ils étaient de peu de secours pour la restauration d'*Asconius*, nous faisons des conjectures, non pas pendant une ou deux heures mais souvent pendant plusieurs jours. J'espère que plus d'une en sera réussie. Et quand les manuscrits n'étaient d'aucune utilité et que les conjectures n'apportaient à rien, nous avons consulté des savants, *Guillau-*

---

<sup>78</sup> Porphyrii Institutiones quinque vocum, ad Chrysaorium. Aristotelis C a t e g o r i a e. Eiusdem De interpretatione Liber. Joachimo Perionio Cormoeriaceno interprete, una cum eiusdem quoque Annotationibus. His coniunximus in Dialecticæ studiosorum gratiam [...] Michaelis Pselli [...] Epitomen [etc]. Basel, Robert Winter, 1542.

<sup>79</sup> Michael Isengrin (-1507), imprimeur-libraire à Bâle de 1532 à 1557.

<sup>80</sup> Préface de Michel Isengrin au lecteur: *Xenophontis philosophi et historici clarissimi Opera*, [...] Basel, Michael Isengrin, 1551.

<sup>81</sup> Johannes Lodoicus Tiletanus ou Jean Loys était correcteur à Paris à partir de 1527, puis imprimeur et libraire de 1535 à 1547.

me Budé et le portugais Luis Alvares en premier sans parler des autres; c'est de leurs manuscrits, que nous nous sommes servi dans cette édition. Je peux affirmer sans mensonge et sans fard, d'avoir corrigé dans ce petit livre plus de quatre cents passages, et ainsi avoir fait en sorte que le texte qui ne pouvait être digéré auparavant qu'avec la plus grande peine, se lise maintenant avec un grand plaisir et une non moindre utilité. Toutefois je n'entendais pas ne rien laisser à de plus savants, mais ce qui reste à amender réclame maintenant, sans aucun doute, soit un très vieux manuscrit soit un homme de génie. Si tu voulais bien t'y consacrer, tu pourrais mieux faire que quiconque, toi qui as déjà fait tes preuves avec les meilleurs auteurs, et ce n'est pas ma conviction seulement mais aussi celle de beaucoup d'autres [...]»<sup>82</sup>.

La jeunesse étudiante joue ainsi un rôle très important dans la renaissance des textes<sup>83</sup>. C'est elle que sert l'*humanitas*, comme c'est à elle que nuit la *barbaries*. Le but de la bonne transmission de textes est le service qu'elle rend aux étudiants. Si les érudits s'en prennent avec une verve furieuse aux mauvais traducteurs c'est qu'ils corrompent le langage de la jeunesse. L'indignation pédagogique de Jacques Louis d'Estrebay en témoigne:

«Maintenant les jeunes gens de qualité sont dévoyés par la façon de parler incorrecte et hideuse dont pour ainsi dire abusent ceux qui s'efforcent de rendre le grec en latin. De quelle façon dégoûtante, barbare et honteuse est traduite la dialectique! De quelle manière tortueuse, pervertie, basse, infantile sont traduites les sciences de la nature! Quel homme de bon sens ne frémit d'horreur devant un tel choc de mots, devant cette langue pleine de confusion, devant l'obscurité de ce balbutiement enfantin, devant cette rudesse épineuse et hérissée de paroles difformes? Les enfants entendent ces paroles, les lisent et les relisent, s'en servent pour discourir et débattre, et s'en imprègnent à tel point que nulle force, nul effort, nul travail ne parviendra plus à les en laver. Ils ne peuvent exposer ce qu'ils ont ainsi appris, et le pourraient-ils, qu'ils n'oseraient le faire de peur d'être raillés par les savants. [...] N'existe-t-il aucun remède à ce mal? Il y en a un certes, mais trop peu de professeurs l'appliquent. Beaucoup de gens sont tellement obnubilés qu'à leurs yeux nul n'est philosophe s'il ne parle un langage confus et barbare, et que personne ne comprend le fond des choses s'il ne balbutie comme un bébé»<sup>84</sup>.

---

<sup>82</sup> *Asconii Paediani Patauini ad filios Commentarii eruditissimi, in aliquot insigniores M. T. Ciceronis Orationes, incredibili studio et diligentia singulari, adhibitis corrigatisque undique exemplaribus, ac ex diuturna coniectura, judicioque doctorum virorum in hanc editionem collato plus quadringentis locis castigati et restituti*, Paris, Jean Petit, 1536.

<sup>83</sup> Voici ce que Marie-Madeleine de La Garanderie écrit à ce propos: "Le souci pédagogique est proclamé dans le titre de la plupart de ces ouvrages. [...] La curiosité des moindres aspects de la réalité antique, jointe au souci d'exprimer en latin élégant les moindres aspects de la réalité moderne, et surtout une constante préoccupation didactique, font songer, sur un registre plus modeste, à l'inlassable activité pédagogique d'un Érasme." *op. cit.* p. 79-80.

<sup>84</sup> Jacques-Louis d'Estrebay aux lecteur: *Lucii Annei Senecae Philosophi clarissimi Naturalium Quaestionum* [...] Paris, Michel de Vascosan, 1540

## Les transmetteurs transmis

Les transmetteurs ont leurs transmetteurs, eux aussi. Leur éditions, commentaires et traductions sont pris en charge par des successeurs. En reprenant une traduction antérieure, l'éditeur ne veut pas seulement perpétuer un texte, souvent il veut témoigner de sa piété envers le traducteur, quelquefois membre de sa famille. Les rééditions des traductions et des commentaires de la première génération d'humanistes conservent les dédicaces ou les préfaces du premier transmetteur, bien après sa mort. Durables comme l'œuvre qu'elles accompagnent, les épîtres dédicatoires sont transmises par celui qui reprend l'œuvre du premier éditeur. On perpétue ainsi l'hommage rendu aux mécènes qui ont aidé à la renaissance des textes.